

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Splendeur et Lassitude du Capitaine Marion Déperrier
Épopée en deux Époques et une Rupture, 1998

Crise de Nerfs – Parlez-moi d’amour
suivi de Ægri Somnia, 2003

Mue
Un discours de Sereburā accompagné d’un rêve de Waëhipo junior
et des mythes de la communauté Xavante d’Etênhiritipa, 2005

Se tenir debout
Entretiens avec Mari-Mai Corbel, 2005

Demain le théâtre
Songes épars dans l’attente..., 2009

Comme disait mon père
suivi de Ma mère ne disait rien, 2009

JEAN LAMBERT-WILD

La Mort d’Adam

– Deuxième Mélopée –

Credo quia absurdum

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Ce texte a été créé au Festival d'Avignon 2010.
Un spectacle de Jean Lambert-wild, Jean-Luc Thérminarias,
François Royet et Thierry Collet.*

SOMMAIRE

Préface de <i>Jean-Pierre Han</i>	7
La Mort d'Adam	27

Ouvrage réalisé avec le soutien de la Comédie de Caen,
Centre dramatique national de Normandie.

© 2010, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-290-0

PRÉFACE

Une vie de théâtre ou la biographie fantasmée de Jean Lambert-wild

Par quelque bout qu'on la prenne, fragment par fragment, séquence par séquence, la vie de Jean Lambert-wild semble tout entière placée sous le signe du théâtre. L'intéressé s'en défendra, car ce n'est pas franchement ce qui le préoccupe, même si, après tout, pour quelqu'un qui œuvre au cœur du théâtre, c'est là chose plutôt naturelle et même flatteuse (on remarquera que j'évite l'expression d'« homme de théâtre » qui le mettrait dans tous ses états... et qu'il réfuterait immédiatement) ; comme si le destin vous avait désigné une fois pour toutes dès votre naissance. Il y a pourtant de cela chez Jean Lambert-wild, mais à son corps défendant, et vécu comme une véritable malédiction. Nous nous en expliquerons. Ce pour quoi il semble être fait, ce à quoi il aspire, c'est vivre – tout simplement ! Dignement si possible. Debout. Une ambition bien plus vaste qu'une vie de théâtre, même riche... Au-delà de cela...

Observateur professionnel plus ou moins attentif de la vie théâtrale justement – la prolifération des spectacles et leur dissémination sur tout le territoire nous autorisent certaines négligences –, je connaissais mal le travail de Jean Lambert-wild, mais en avais quand même une certaine expérience.

Ce qui tendrait à prouver que sa personnalité était vraiment inscrite dans le paysage théâtral français. Quant à sa personne... Je ne l'avais croisé qu'une seule fois, alors que je dirigeais un débat style « grand-messe » réunissant une trentaine de metteurs en scène, directeurs de compagnie, et autres personnalités qualifiées. C'était au centre dramatique national de Dijon-Bourgogne au début des années 2000. Jean Lambert-wild m'avait plutôt agacé à cause de la difficulté, voire l'impossibilité que j'avais eue de le « cadrer » : il prenait la parole quand bon lui semblait, ce qui, bien sûr, est un crime de lèse-moderateur, parlant d'abondance et finissant par nous expliquer cette chose qui m'avait proprement sidéré : comment fonctionnait sa coopérative, sur le mode d'organisation d'un bateau, avec toute sa hiérarchie – mousse, matelot, sous-officier, officier, capitaine... À l'autre bout de la salle, Arnaud Meunier ne lui cédait en rien concernant la prise de parole. À eux deux s'était jouée une étrange partie de ping-pong que, des années plus tard, je trouve plutôt drôle dans ce monde du théâtre si sérieux.

Côté spectacles, j'avais vu, dans les années 1990, son Pasolini (*Orgia*) au Théâtre de la Colline à Paris, m'interrogeant sur l'enthousiasme, que je ne partageais pas, de certains de mes confrères, les soupçonnant de vouloir encore (nous) embarquer dans les wagons de la mode. Ne comprenant pas surtout le travail avec les acteurs... Puis vint la découverte lors d'un comité de lecture du Centre national du livre) de *Splendeur et Lassitude du Capitaine Marion Déperrier* dont je soulignai l'intérêt de l'écriture... De loin en loin me parvenaient des nouvelles du travail de Jean Lambert-wild, jusqu'à cette représentation de *Mue, première mélodie* au Festival d'Avignon en 2005. Une « reprise » de contact forte avant la nomination de Jean Lambert-wild à la tête de la Comédie de Caen, à la grande surprise de tout le monde, à commencer par l'intéressé soi-même...

Je ne me suis attardé sur cette « relation » particulière à un artiste que pour bien marquer son caractère éclaté et éminemment parcellaire. Sauf exception, c'est ce type même de relation qu'entretient tout spectateur avec un artiste. Je ne doute pas que la reconstitution de son parcours – surtout dans le cas de Jean Lambert-wild – ne soit absolument nécessaire pour qui prétend un tant soit peu être dans la juste appréciation de son travail. Il s'agirait en quelque sorte de ré-imbriquer certaines pièces du puzzle dans le dess(e)in général.

Réétablir l'itinéraire de sa propre vie, reconstituer son roman familial puisque c'est bien cela dont il est question et dont il sera toujours question. Jean Lambert-wild ne fait que cela. Il a d'ailleurs le bon goût de l'avouer et de le proclamer lorsqu'il parle de son Hypogée ¹, de ses Calentures ², de son Ecmnésie ³. Pas une de ses propositions artistiques qui ne soit ainsi nommée et n'appartienne à ce grand dessein. S'il le fallait, et peut-être le fera-t-il un jour, il serait même en capacité de narrer (c'est un excellent conteur – un héritage de son père sans doute – capable, s'il est en confiance, de ne jamais s'embrouiller, d'être dans une continuité romanesque haletante : il est bien « l'homme qui raconte ») le grand roman de sa vie. Un roman – le terme est juste dans la mesure où l'on ne sait pas trop ce qui est de l'ordre de l'imaginaire et ce qui est de l'ordre du vécu – qui subsume les inévitables contradictions, et lui confère une identité poétique. C'est cette biographie ou historiographie repensée et fantasmée, assumée comme telle, qui forme ce que Lambert-wild nomme l'Hypogée.

1. Hypogée : Sépulture souterraine.

2. Calentures : Délire furieux auquel les marins sont sujets lors de la traversée de la zone tropicale, et qui est caractérisé par des hallucinations et le désir irrésistible de se jeter à la mer.

3. Ecmnésie : Composé du préfixe grec *ek* qui marque le mouvement du dedans vers le dehors, et de *mnémé* qui signifie « mémoire ». L'ecmnésie est l'évocation hallucinatoire de tranches du passé.

Que l'on ne craigne donc pas ici les éventuelles contradictions (« La contradiction en art, je l'assume ⁴ », dit Jean Lambert-wild ; celle de la vie aussi). L'une des manières d'y échapper, pour l'heure, étant de les assumer en brisant la continuité romanesque et en procédant par motifs que nous laisserons au lecteur le soin de tisser ensemble.

Commençons malgré tout par le commencement :

L'île

Elle existe réellement : c'est celle de la Réunion. C'est la terre-mère. « C'est comme si l'île était ma mère. C'est peut-être aussi la sœur, l'amoureuse. C'est la femme. » La Réunion est tout cela à la fois. Une terre que Jean Lambert-wild n'aura de cesse, dans ses jeunes années, de vouloir fuir. Il lui faudra attendre ses 17 ans pour pouvoir la quitter après une première tentative d'évasion qui durera six mois à bord d'un bateau soviétique racheté par des Pakistanais, *L'Orange*, sur lequel il s'est engagé juste après le bac (son père lui avait promis qu'il pourrait faire ce qu'il voudrait, une fois le bac passé ! Jean Lambert-wild a cette faculté de tout prendre au pied de la lettre, dans une apparente naïveté, d'opérer dans le registre de l'idiotie). Bien sûr, il laisse une lettre à sa mère dans laquelle il lui parle de Joseph Conrad... On remarquera qu'à chaque moment important de sa vie, Jean Lambert-wild ne manque jamais d'en référer à son père et à sa mère. Ils sont toujours là, bien présents, dans sa vie et dans son... récit ! Ne nous étonnons pas si deux textes qu'il a écrits et qui ont paru récemment, dans une même continuité celle-là, ont pour titre : *Comme disait mon père* et *Ma mère ne disait rien*.

4. Sauf mention contraire, les propos de Jean-Lambert-wild sont extraits de différents entretiens entre l'auteur et Jean-Pierre Han qui se sont déroulés entre mars 2009 et juillet 2010. (N.D.É.)

À l'entendre, Jean Lambert-wild passe donc six mois à bord de *L'Orange* comme mousse. Six mois d'apprentissage de la mer et de la vie en communauté. Six mois pour naviguer de Madagascar à l'Afrique du Sud, des Comores aux Seychelles... des noms de rêve que le fait de travailler aux machines n'entame absolument pas. Prudent, néanmoins, le jeune mousse – le capitaine l'a pris en affection (c'est aussi une caractéristique de notre homme d'être ainsi, dans certaines circonstances de la vie, pris en affection par des personnes qui l'aident alors à faire un bout de chemin en le protégeant), il peut donc, de temps à autre, converser avec lui – ne descend jamais aux escales. Jusqu'à Pondichéry où là, il craque, s'en va fumer une cigarette sur le quai, juste le temps d'être saisi par la police, que bien sûr le père avait avertie depuis le début, et rapatrié en avion dans l'île-prison...

Pendant six mois, au milieu d'un équipage composé de Pakistanais, de Coréens et de Benglades, le jeune Lambert-wild « ne voyait que le côté romanesque [toujours le roman !] des choses. [Il] étai[t] heureux : tout [lui] convenait ». Cette vie-là, cette escapade, il l'avait réalisée seul. Et déjà – mais cela, bien sûr, il ne le sait pas – le marquent des événements qui vont imprégner sa vie théâtrale. Au milieu d'une communauté d'hommes, il découvre le rituel d'un Pakistanais affecté lui aussi aux machines, et qui partage sa cabine. Chaque soir cet homme d'une beauté inouïe, qui ne dit jamais un mot, prend une douche, se change, revêt une chemise blanche, met une petite cravate noire, un costume noir et s'en va fumer une cigarette sur le bastingage tribord. La cigarette terminée il rentre dans la cabine et remet son bleu de travail. C'est tout. « Je pense que cet homme avait du savoir-vivre. Il avait ce moment à lui de distinction. Je l'observais et je trouvais ça formidable. » Rituel et théâtre, nous y sommes déjà.

Voilà pour cette escapade interrompue. Mais pendant les trois années précédant cet épisode, il n'aura, avec son ami

Rémy, rêvé que de cela. De cette « grande évasion » (pour reprendre le titre du film qui l'a tant marqué) demandant une préparation minutieuse, et pour tout dire, elle aussi, complètement ritualisée : organisation et accumulation dans des caches de réserves de vivres chapardés ; nécessité de gagner de l'argent et donc invention de petites (et grandes) combines, prolégomènes aux Calentures ; et la découverte du simulacre au cours d'une de ces « combines ». Pour avoir l'autorisation de sortir de chez lui, Jean, qui possède une belle voix et chante beaucoup de classiques, fréquente assidûment la chorale la plus connue de l'île où il a réussi à être admis. Seul problème, il ne sait pas lire les partitions. Mais connaissant les musiques par cœur, il simule donc, et chante ainsi le *Requiem* de Mozart dirigé par Jean-Claude Malgoire ! Personne ne se rend compte de ce subterfuge (sauf un Cafre qui le *protège* et ne dit donc rien). Première représentation donc et découverte du simulacre. Le théâtre est bien déjà là ! Comme il est partout dans l'île. « Sur l'île, il n'y a pas besoin de théâtre. L'île est en elle-même son petit théâtre. » Pas de théâtre donc dans ses jeunes années, si ce n'est la découverte d'un spectacle, *Lepervenche* par le Théâtre Vollard, qui malgré la belle émotion qu'il provoque en lui, ne lui donne pas pour autant l'envie du théâtre. Pourquoi d'ailleurs cela aurait-il dû être le cas puisqu'« il y avait une puissance des fables qui me nourrissait au quotidien. La représentation – le système magique – était quotidienne. Je vivais dans une théâtralité quotidienne, sans en avoir conscience ».

Tout est rituel, jusque dans la vie familiale où le petit Jean s'évertue à établir un lien avec son père à travers l'humour. Chaque jour, pour le faire rire, il écrit un poème qu'il lui récite. Le soir, le père lit des romans à ses enfants : *Sans famille*, *Le Tour de France par deux enfants*, les livres de Jules Verne qui le marquent profondément ; son amour pour la technique vient de là : *Ægri Somnia* est le titre d'un chapitre

de *Vingt mille lieues sous les mers...* Le père, de son côté, théâtralise le monde. Dans les nombreux musées qu'ils visitaient, les enfants avaient droit à de véritables cours devant chaque tableau... et chaque année, régulièrement, le rituel de la visite, en un lieu culturel prestigieux différent (Venise, Pise, Florence, Pompéi...), se renouvelait...

L'île de la Réunion c'est aussi, bien sûr, ce mélange de rituels et de magie, ce sont les processions, les sacrifices, toutes choses pas si éloignées que cela d'une certaine forme de théâtre, qui, en tout cas, peuvent le nourrir. L'atmosphère est imprégnée de théâtralité et forge sa personnalité. Comment comprendre autrement ce long épisode qui donnera naissance à *La Mort d'Adam*, un spectacle programmé au Festival d'Avignon en 2010. Tout, dans cette histoire vécue, qui possède en elle un principe mythologique incroyable, tire vers le rituel théâtralisé. Mais à bien regarder les choses, Jean Lambert-wild, lorsque commence l'histoire, aurait eu 5 ans ! Ce qui, dès lors, devient intéressant, c'est le « travail » opéré à partir d'un simple souvenir...

Ainsi se passe, dans le climat particulier de l'île de la Réunion, le premier cercle de la vie, ou la première vie, de Jean Lambert-wild.

Le langage, l'écriture

Jean Lambert-wild croit à la magie des éléments. Pour lui, une chose n'existe qu'à partir du moment où elle est nommée. Mais comment nommer ce qui n'existe pas ? Ne pas nommer c'est refuser de donner vie... Et le voilà pris dans l'angoisse de voir les mots disparaître et d'être dans l'incapacité de nommer le milieu dans lequel il vit, ne cessant de lutter contre l'assèchement de la langue. Avec encore et toujours en toile de fond la lancinante question de savoir comment nommer le monde.

Questionnement étonnant, mais logique à y regarder de près. Comme paraît finalement logique cette atteinte au langage qu'il a subie dans sa jeunesse, lui, l'admirable conteur. Ce moment de la perte du langage d'ailleurs, il lui donne un nom et parvient aujourd'hui à le raconter. C'est tout dire ! « L'éclair bleu ». « C'est comme si un éclair (bleu) traversait mon cerveau. Ce n'est pas qu'une sensation ; je le vois. Mes yeux se le représentent. C'était un matin. En ouvrant les volets j'ai regardé l'horizon qui, dans la demeure où nous habitons, nous dominait. C'était une très belle journée. Pas un bruit, l'aube venait de se lever. J'ai pris conscience de tout cela, du fait que je n'étais pas de taille à lutter. Il fallait rendre les armes. Mais impossible de nommer cela, ces choses-là. Ça a été rapide. Je me suis assis. Je n'ai plus dit un mot. » Pendant un mois peut-être, peut-être plus, peut-être moins. Plus un mot. Plus rien. Il ne bouge plus non plus. Conscience évanouie. On prend soin de lui, évidemment. Jean Lambert-wild se réveille à l'hôpital. Le son d'un plateau en métal qui tombe sur le sol le sort de sa torpeur. « Je me dis : soit tu sors, soit tu restes ici toute ta vie. Je suis sorti. J'étais dans la chambre 326. Un chiffre imprimé comme un chiffre magique... » Dans la famille on ne parle pas de cet épisode. C'est tabou. Comme une parenthèse. Quelque chose qui n'aurait jamais existé. Reste pour Jean Lambert-wild cette impression que tout s'effondre, des pans entiers de mots. « Je ne pense pas que j'en sois sorti complètement. Il est possible que le langage disparaisse un jour complètement. » L'angoisse est toujours présente. Aujourd'hui encore il prétend avoir beaucoup de mal à composer des phrases, les mots se dérobent, disparaissent.

Du langage à l'expression écrite il n'y a qu'un pas qu'il franchit allègrement. Encore que... Celui qui écrit, affirme-t-il, c'est celui qui ne sait pas s'exprimer ! Et d'ajouter que l'écriture possède sa part de mensonge. Forcément. Et nous revoilà au cœur du roman. Sans doute faut-il le rappeler – ses

spectacles, et la paresse des commentateurs, l'ayant pour ainsi dire occulté –, Jean Lambert-wild est aussi écrivain, avec à son actif un certain nombre d'ouvrages. Et s'il fallait absolument trouver un fil rouge parcourant toute son existence, c'est bien celui de l'écriture qui apparaîtrait. Jean Lambert-wild écrit, ne cesse d'écrire dès sa plus tendre enfance. Pour son père, on l'a vu, au lycée pour vendre le journal qu'il a créé avec Rémy et gagner trois sous nécessaires à son projet d'évasion, ensuite en France. S'il est impossible de cacher sa voix, en revanche l'écriture, elle, peut se cacher. Or Jean Lambert-wild semble soigneusement sinon cacher cette activité de tous les instants, du moins la passer sous silence, allant jusqu'à affirmer qu'il n'aime pas écrire, parce que c'est un véritable arrachement, qui touche des profondeurs insoupçonnées. Mais, au fil des conversations, il finira par avouer que s'il devait faire un choix parmi ses nombreuses activités, ce serait l'écriture, « cette dernière boîte noire », qu'il choisirait. Sait-on seulement qu'il tient, depuis de nombreuses années, un *Cahier des jours* dans lequel il consigne quotidiennement tous les événements ? Puis selon un rituel bien établi, à une date anniversaire, il brûle le tout, conserve les cendres dans un pot de confiture et l'entrepouse dans une cave... Il remonte aussi désormais le temps, s'en va rechercher les souvenirs jusqu'à l'année de sa naissance pour les reconstituer et les consigner. « Le dernier bocal, ce seront mes cendres ! » Boucle bouclée. On aura compris que Jean Lambert-wild n'est pas un écrivain au sens traditionnel du terme. D'autant qu'il n'écrit pas pour faire œuvre pérenne, mais bien au contraire pour mieux... disparaître !

D'une île à l'autre

Retour de l'escapade de six mois avec scène classique : mère en larmes, père en colère qui lui donne une gifle magistrale... Si ce n'est que Jean Lambert-wild prend cette gifle comme une accolade de chevalerie, une deuxième libération.